

décisive de sa vie c'est auprès de son ami qu'il allait la vivre. Il nous l'a racontée simplement, à sa manière accoutumée, avec ces détails de vulgaire réalité qui donnent un si grand prix à de tels aveux : " Chaque année, en septembre, dit-il, j'allais voir Péguy. En 1908, je le trouvai couché, épuisé, malade. Toute l'énorme fatigue soutenue depuis douze ans l'écrasait enfin. D'immenses malheurs m'avaient frappé moi-même. Il me dit sa détresse, sa lassitude, sa soif de repos : une petite classe de philosophie dans quelque lycée lointain, près de moi, en pleine province ; il pourrait enfin sans heurts, sans traverses, sans angoisses, produire ce qu'il portait en lui. . . A un moment, il se dressa sur le coude et les yeux remplis de larmes : " Je ne t'ai pas tout dit. . . J'ai retrouvé la foi. . . Je suis catholique. " Ce fut soudain comme une grande émotion d'amour ; mon coeur se fondit, et pleurant à chaudes larmes, la tête dans les mains, je lui dis, presque malgré moi : " Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là. "

Il en était là par l'esprit, par le coeur et par le désir. Mais pour " en être là " par la volonté, la vie et l'action, il fallut encore près de deux ans.

C'est alors que nous reçûmes la lettre circulaire dont j'ai parlé tout à l'heure.

On a dit que M. Brunetière éprouvait trop vivement le plaisir d'être catholique contre quelqu'un. Du jour où il fut converti, Lotte n'éprouva que le besoin d'être catholique avec tout le monde. Comme il savait bien que ce n'était pas la discussion qui l'avait amené à la vérité, il avait une parfaite horreur de la discussion. Aussi voulut-il que le bulletin qu'il fonda ne fût à aucun degré un organe de polémique, mais tout simplement un foyer de vie chrétienne où chacun apporterait sa bûche. Car ce qui retient souvent à la porte de l'Eglise tant d'honnêtes gens qui pensent, ce sont les vices et les trahisons des croyants. " Il faut être aveugle, disait-il,